ferme. L'excès de confiance, quand il est trahi par les événements, fait trop souvent place au découragement. Il n'en fut rien dans cette circonstance. Le général se montra à la hauteur de ses nouveaux devoirs : il sut maintenir le moral du soldat, et le calme avec lequel s'opéra la retraite de Puebla sur Orizaba releva le prestige du drapeau. Ce retour, par la route que l'armée avait déjà suivie en sens inverse du 27 avril au 25 mai, ne présenta rien de particulier. En entrant à San-Agostino-de-Palmar le 14 mai, l'interprète de l'armée, qui marchait en tête de la colonne avec quatre chasseurs d'Afrique, se trouva tout à coup en présence d'une trentaine de cavaliers mexicains, que les chasseurs chargèrent et firent prisonniers. Leur chef, un des bandits les plus redoutés du pays, fut pendu à un arbre avec un écriteau autour du cou, portant les mots *voleur et assassin*.

On craignit un instant que les Mexicains ne voulussent disputer à la colonne le passage des Cumbres, où ils avaient, en effet, pratiqué sur certains points des coupures et des abatis, mais on n'y trouva personne. Le 18 mai, le corps expéditionnaire était de retour à Orizaba. Le général de Lorencez avait laissé à Ingenio, à six kilomètres en avant de cette ville, les deux bataillons du 99e et la batterie de montagne pour garder à la fois la vallée du Rio-Blanco et la route de Puebla. La veille, un officier mexicain s'était présenté au quartier général à Tecamalucan ; il se disait envoyé par le général Marquez, qui arriva lui-même une heure plus tard.

Ainsi que nous l'avons vu, Zuloaga, chef de l'armée des conservateurs, avait traité avec les ministres de Juarès par l'intermédiaire du général Cobos : deux des généraux sous ses ordres étaient restés alors fidèles à leur parti : c'étaient Mejia et Marquez, qui tous les deux avaient déjà occupé l'attention publique et devaient l'occuper encore pendant les événements que nous avons entrepris de raconter.

Mejia, né vers 1815, était de race indienne, fils d'un colonel bien connu dans l'armée patriote pendant la guerre de l'Indépendance. Lieutenant de cavalerie lors de la guerrre de 1846 contre les Etats-Unis, il prit part, après la paix, à l'insurrection contre Santa-Anna, auquel il fit bientôt sa soumission. Très brave, mais doué d'une intelligence assez médiocre, il devint un instrument docile entre les mains du parti conservateur, se mit, en 1857, dans la conspiration contre Comonfort, et s'empara alors de la ville de Queretaro, où il acquit une grande influence, fut nommé général par Zuloaga, qui, comme nous l'avons vu, s'était substitué à Comonfort, et gouverneur de Queretaro par Miramon, qui avait renversé Zuloaga. Après la chute de Miramon, il fit au président Juarès et aux libéraux une guerre de partisans : il ne donna pas tout d'abord un concours actif à l'intervention française, mais nous le verrons plus tard jouer un rôle important terminé par une fin tragique.

Marquez, né à Mexico en 1820, entra de bonne heure dans l'armée, mais ne commença à faire parler de lui que lors des événements de 1858, dans la guerre soutenue par Zuloaga contre Comonfort, à la suite d'Osello, Arteaga, Miramon et autres chefs du parti conservateur. Il ne cessa, pour sa part, d'appartenir à la nuance la plus franche de ce parti. Actif, courageux, habile, il en fut peut-être le général le plus remarquable ; mais sa mémoire est restée souillée par des actes de cruauté témoignant d'un tempérament sanguinaire. Après avoir contribué, par la victoire d'Ahualalca, au triomphe de Miramon, il reçut le commandement en chef de l'armée de Mexico et porte dans l'histoire la responsabilité des massacres de Tacubaya. Nommé ensuite commandant du 1er corps d'armée, dont le siège était à Guadalajara, et gouverneur de l'Etat de Jalisco, chargé alors d'escorter un convoi d'argent envoyé par le commerce de Mexico au port de San-Blas, il en détourna 600,000 piastres pour l'entretien de ses troupes, refusa de les rendre, malgré les ordres les plus formels du président Miramon, fut arrêté et emprisonné. Replacé ensuite à la tête d'une division parce que, dans les circonstances critiques où on se trouvait, on avait besoin de ses talents militaires, il fut honteusement battu par Ortega à Telobatlan. Après la chute de Miramon il continua de lutter en partisan ; malgré le rôle qu'il joua dans la guerre provoquée par l'intervention française, il fut presque le seul des chefs principaux du parti conservateur qui ne périt pas tragiquement.

Lorsque Marquez se présenta le 17 mai au quartier général de l'armée française, le général de Lorencez l'accueillit avec la plus grande courtoisie. Marquez lui raconta qu'au moment où il avait reçu l'appel du général Almonte, il se trouvait à

Matamoros-de-Zaca, à 70 kilomètres au sud de Puebla, et qu'il avait dû manœuvrer pour échapper au détachement de l'armée de Zaragoza envoyé contre lui. Il demanda l'aide du général de Lorencez en vue d'une attaque de l'armée libérale qui lui semblait imminente. Cette aide lui fut promise, et le colonel Lhériller reçut l'ordre de se tenir prêt à secourir la cavalerie de Marquez. Cette cavalerie était sous les ordres du général O'Haran, amputé après la bataille de Tacubaya [1]; elle suivait la route qui vient aboutir par la Barranca-Seca à la vallée de Rio-Blanco, en avant de Tecamalucan; elle trouva devant elle une avant-garde de 500 libéraux commandée par le général Tapia. La route n'étant pas complètement fermée, quelques groupes de cavaliers purent passer et rejoignirent la colonne française dans un état d'épuisement à faire pitié; mais le lendemain, Tapia, ayant reçu du général Zaragoza un renfort d'environ 1,100 hommes d'infanterie, commença par barrer le chemin et attaqua vivement la cavalerie de Marquez, dont son chef était venu reprendre le commandement. C'était le cas d'invoquer l'appui des Français. Le commandant Lefebvre partit d'Ingenio avec le 1er bataillon du 99e, franchit rapidement les quatorze kilomètres qui le séparaient de la Barranca, et arriva sur le théâtre du combat au moment où la cavalerie de nos alliés, en partie coupée, se trouvait dans la position la plus critique. Le général O'Haran, qui commandait la droite, s'était placé de manière à couvrir le pont sur lequel passe la route; le général Vicario commandait le centre, et le colonel Campos la gauche; les troupes libérales poussèrent le centre avec impétuosité, le refoulèrent et coupèrent ainsi la gauche. Le commandant Lefebvre [2] prit rapidement et habilement ses dispositions. Déployant son bataillon au pas de course, il lança les trois compagnies de droite sur la gauche et le centre de l'ennemi, qu'elles culbutèrent à la baïonnette. En même temps, les trois compagnies de gauche gravissaient sous un feu très vif les pentes du mamelon qui sépare la route de la Barranca-Seca. Le général Marquez, passant alors derrière

(1) Fusillé en 1867, après la victoire définitive des libéraux.

(2) Il devait devenir général, se distinguer dans la guerre de 1870, et être appelé plus tard au commandement du 1er corps d'armée.

l'infanterie française, chargea avec beaucoup d'à-propos la gauche de l'ennemi, qui se trouva prise entre deux feux. Le succès fut complet. Trois quarts d'heure avaient suffi pour mettre les troupes libérales en déroute; elles avaient perdu un drapeau, 1,200 prisonniers, dont 400 cavaliers, environ 100 morts et 200 blessés. Le bataillon du 99e n'avait eu que deux hommes tués et 26 blessés. Les pertes de la cavalerie de Marquez s'élevèrent à 200 hommes. Le commandant Lefebvre et le général Marquez se replièrent le soir sur Tecamalucan. Une partie des troupes qui se trouvaient à Orizaba, et notamment la batterie du 9e régiment d'artillerie, s'étaient portées en avant pour les soutenir, mais elles apprirent la victoire en chemin et rentrèrent sans avoir poussé même jusqu'à Tecamalucan.

Cette petite victoire excita chez les réfugiés mexicains un tel enthousiasme, que plusieurs d'entre eux émirent l'avis de profiter du désarroi qu'elle avait dû causer dans l'armée de Zaragoza pour reprendre la marche sur Puebla et même sur Mexico. La vérité est que la vigueur déployée par le bataillon du 99e impressionna assez fortement le général Zaragoza pour l'empêcher de rien tenter jusqu'à nouvel ordre contre l'armée française. Le général de Lorencez s'était, à la suite de la journée de Puebla, complètement brouillé, comme nous l'avons vu, avec M. de Saligny et le général Almonte. Il avoua du reste très loyalement qu'il s'était trompé, et demanda l'envoi au Mexique d'un matériel de siège de 12 canons et de 4 mortiers, avec des renforts suffisants pour élever l'effectif de l'armée à 15 ou 20,000 hommes. La tâche qu'il avait à remplir en attendant l'arrivée de ces renforts était des plus ardues et bien faite pour effrayer un homme dont le caractère n'eût pas été à la hauteur de la situation.

Un chef mexicain des plus braves, le général la Llave, était venu s'installer au Chiquihuite pour commander les guérillas des terres chaudes. Les communications de l'armée avec le port de Vera-Cruz étaient interceptées au point qu'aucune nouvelle de la côte et de la France n'était parvenue au général de Lorencez et à ses troupes depuis le 27 avril, et que réciproquement on n'avait reçu à Vera-Cruz aucune nouvelle de l'expédition. La possession même de la ville de Vera-Cruz, si essentielle à l'existence de l'armée, était compromise.

Enfin, on pouvait s'attendre d'un moment à l'autre à voir Zaragoza, renforcé par de nouvelles troupes, attaquer la ville d'Orizaba. Il fallait parer à toutes ces difficultés.

Le plus pressé était évidemment de rétablir les communications avec Vera-Cruz. Le général de Lorencez laissa reposer ses troupes pendant quelques jours, puis il forma une colonne composée des deux bataillons d'infanterie de marine avec un bataillon de zouaves, une section d'artillerie de marine, une brigade de gendarmerie, une section du génie et une section d'ambulance sous les ordres du colonel Hennique, de l'infanterie de marine. Il fit partir cette colonne pour le Chiquihuite, qu'elle occupa après un court engagement. On se mit immédiatement à l'œuvre pour réparer les ponts détruits, et on ne laissa au Chiquihuite que les deux bataillons d'infanterie de marine. Les bataillons de zouaves occupèrent Cordova avec un peloton de chasseurs d'Afrique ; il ne resta plus à Orizaba que le 1er bataillon de chasseurs, un bataillon de zouaves, les fusiliers marins, trois pelotons de cavalerie et 10 pièces d'artillerie de campagne. Il fallait tirer autant que possible parti des auxiliaires mexicains, mais on ne pouvait guère compter sur ces soldats, dont la plupart étaient des prisonniers de la Barranca-Seca, enrôlés de force par Marquez, et qui d'ailleurs se trouvaient dans le dénuement le plus complet. Grâce aux efforts du payeur et de l'intendant, on parvint à leur donner un peu d'argent et des rations de vivres : le général leur fit distribuer 4,000 fusils trouvés à la douane de Vera-Cruz, ainsi que les deux canons enlevés aux Cumbres. On en plaça d'abord quelques détachements sur la route. Plus tard, 1,500 hommes environ, dont 600 cavaliers, furent, comme nous le verrons, envoyés sous les ordres de Marquez, entre Tejeria et la Soledad. Pour le moment, le général de Lorencez profita de l'occupation du Chiquihuite pour expédier à Vera-Cruz l'escadron de chasseurs d'Afrique, afin d'y porter la correspondance de l'armée et d'en rapporter le courrier de France.

L'escadron de chasseurs trouva la ville de Vera-Cruz dans la situation la plus difficile. Le capitaine de vaisseau Roze, qui, en l'absence de l'amiral Jurien de la Gravière, commandait l'escadre, avait dû faire preuve d'une fermeté et d'une habileté exceptionnelles pour s'y maintenir. Né le 28 novembre 1812, entré dans la marine en 1826, le commandant

Roze cachait sous un extérieur gracieux et courtois une rare énergie (1). Sans aucune nouvelle de l'expédition, il avait dû prendre l'initiative de toutes les mesures nécessaires pour garder et protéger Vera-Cruz. Le général de Lorencez avait laissé pour cela à sa disposition une compagnie du 99e et les matelots créoles amenés de la Martinique ; il était arrivé de cette colonie environ 130 hommes, fantassins, artilleurs et gendarmes. Avec les marins que le commandant Roze put mettre à terre, cela lui fit un total d'environ 600 hommes, effectif à peine suffisant pour surveiller le mur d'enceinte, qui était très bas et facile à escalader sur un grand nombre de points. Le détachement mexicain du général Galvez occupait la Tejeria et gardait la tête du chemin de fer. Enfin, le général de Lorencez avait autorisé la formation d'une *contre-guérilla*, troupe de partisans à cheval, recrutés un peu parmi les gens du pays et beaucoup dans les aventuriers de toute nation qui affluaient à Vera-Cruz. Cette troupe était sous les ordres de M. de Stœcklin, négociant suisse, homme très brave, très énergique et très audacieux. Campée à Medelin, à quelques kilomètres au sud de Vera-Cruz, elle surveillait efficacement les abords immédiats de la place ; mais le commandant Roze ne disposait d'aucun moyen pour éclairer le pays. Les troupes qui gardaient Vera-Cruz étaient en proie aux ravages du vomito. Lorsque la communication fut rétablie entre Vera-Cruz et Orizaba, elles avaient perdu, sur un effectif total de 600 hommes, 140 officiers et 180 soldats ou marins. La compagnie du 99e vit périr deux de ses trois officiers, et fut réduite au tiers de son effectif. L'épidémie enleva les officiers qui faisaient fonction de payeur et de sous-intendant et qu'il fallut remplacer plusieurs fois. Ces officiers, d'ailleurs, n'avaient pas les pouvoirs nécessaires pour faire des paiements urgents. Il en résulta de grandes difficultés lorsque, pour obéir aux ordres du général en chef, le commandant Roze dut préparer des approvisionnements destinés à ravitailler l'armée. Son activité et son énergie suffirent à tout : il eut recours aux fonds de prévoyance de la marine pour subvenir aux dépenses les plus indispensables. Le commandant

(1) Nommé contre-amiral le 19 juillet 1862, devint vice-amiral, grand-croix de la Légion d'honneur.

Roze fut d'ailleurs secondé admirablement par le lieutenant-colonel d'état-major Lacroix.

L'escadron de chasseurs d'Afrique avait quitté Orizaba le 27 mai ; il était de retour le 4 juin, ayant parcouru en neuf jours, y compris le séjour à Vera-Cruz, la distance de deux cent soixante kilomètres. Il rapportait, outre les courriers de France, une assez forte somme d'argent, qui permit de subvenir aux dépenses de la solde et aux achats qu'on ne pouvait réaliser dans le pays qu'en payant au comptant. Encore ces achats offrirent-ils une faible ressource. Quelques approvisionnements de paille d'orge et de farine purent être recueillis dans les haciendas du plateau d'Anahuac, à l'aide de reconnaissances poussées au loin, mais ces ressources étaient loin d'être suffisantes, et il devenait évident que le ravitaillement de l'armée ne pourrait se faire que par Vera-Cruz. Sur ces entrefaites, on apprit que le général Félix Douay, appelé au commandement en second du corps expéditionnaire, venait de débarquer avec un détachement d'environ trois cents hommes. Le général Douay, qui devait jouer un rôle important dans cette guerre du Mexique, était le second des trois frères de ce nom, dont l'aîné avait été tué pendant la campagne d'Italie de 1859, et dont le plus jeune, Abel, devait succomber dans le combat héroïque de Wissembourg, au début de la guerre de 1870 (1). Porté à la critique, doué d'un esprit frondeur et d'un caractère parfois peu commode, il eut des difficultés avec les trois chefs qui se succédèrent à la tête de l'armée du Mexique, savoir, de Lorencez, Forey et Bazaine, mais sa capacité était incontestable. A peine débarqué à Vera-Cruz, il vit les deux officiers qui l'accompagnaient atteints par le fléau : l'un, son officier d'ordonnance, mourut à Vera-Cruz même ; l'autre, son aide de camp, put être emmené jusqu'à Cordova, où il succomba. Laissant à Vera-Cruz, pour renforcer la garnison, une partie de son détachement, le général Douay partit avec un convoi

(1) Félix Douay, né le 14 août 1816, engagé en 1835 dans la marine, puis passé dans l'armée de terre, devenu sous-lieutenant le 16 octobre 1838, avait quarante-six ans ans au début de la guerre du Mexique : il jouissait déjà d'une grande réputation acquise en Afrique, en Crimée et en Italie. Nous le verrons devenir général de division le 14 janvier 1863. Commandant le 6e corps d'armée, inspecteur général d'armée, grand-croix de la Légion d'honneur, il mourut à Paris le 4 mai 1879.

d'approvisionnement de quatre-vingts voitures conduit par soixante-dix soldats du train et escorté par quatre-vingts chasseurs à pied ; il parvint ainsi à Orizaba le 10 juin. Deux jours après, le général mexicain Galvez amena un autre convoi, mais alors qu'on était dans la joie de l'arrivée de ce ravitaillement si nécessaire, on reçut une triste nouvelle : un convoi de vingt chariots, dont quinze portant des munitions, escorté par vingt-sept cavaliers de la garde urbaine de Vera-Cruz, avait été attaqué par une bande de guérilleros à l'Arroyo-Seco, entre la Tejeria et Soledad. Toute l'escorte fut massacrée avec des raffinements d'ignoble barbarie, ainsi que deux officiers d'administration, six cavaliers du train, deux cantiniers et deux cantinières qui suivaient le convoi. Un officier du train et son ordonnance purent s'échapper dans les bois. C'est alors que le général de Lorencez envoya la troupe de Marquez à la Soledad.

Des préoccupations d'un autre genre appelèrent bientôt l'attention du général de Lorencez. Jusqu'ici le général Zaragoza ne s'était pas cru assez fort pour attaquer Orizaba : l'arrivée d'une division de six mille hommes commandés par le général Ortega, portant l'effectif de son armée à dix-huit mille hommes, le détermina à tenter une entreprise du succès de laquelle il se croyait d'autant plus certain, qu'il savait les troupes d'Orizaba réduites au moins de quatre mille hommes. Il fit toutefois précéder son attaque d'une sommation. Tout d'abord le général Ortega, qui avait eu à Mexico d'excellentes relations avec M. de Saligny, lui écrivit une lettre particulière, qui fut glissée dans le courrier d'un paquet de lettres d'officiers français, prisonniers à Puebla, à l'adresse du général de Lorencez ; celui-ci en prit connaissance et l'envoya à Paris au ministre de la guerre. Le général Ortega rappelait dans cette lettre que la nation avait repoussé toute idée tendant à l'établissement d'une monarchie, qu'elle était restée ferme vis-à-vis de l'excitation soutenue de fait et moralement par une des nations les plus puissantes du monde : il engageait vivement le ministre de France à terminer d'une manière avantageuse, par les voies diplomatiques, la guerre où les deux nations étaient malheureusement engagées. Il affirmait que M. de Saligny et son gouvernement étaient trompés par les hommes et par

les choses, et que reconnaître cette erreur serait un acte qui sauverait le nom de la France, qui honorerait le diplomate et mettrait sa responsabilité à couvert vis-à-vis de la nation.

Le général Ortega disait vrai, mais la France ne pouvait traiter sous le coup d'un échec; le général de Lorencez ne répondit pas à cette lettre, qui, d'ailleurs, ne lui était pas adressée. Quelques jours après, le colonel chef des ingénieurs de l'armée mexicaine se présentait aux avant-postes et remettait la lettre suivante, adressée cette fois officiellement par Zaragoza au général de Lorencez.

« J'ai des raisons de croire que vous, chef et officiers de la division sous vos ordres, vous avez adressé une protestation à l'empereur contre la conduite du ministre de Saligny pour vous avoir engagés, en vous trompant, dans une guerre contre le peuple du monde le plus ami des Français.

» Cette circonstance, la connaissance de la situation difficile où vous êtes avec votre armée et le désir de vous procurer une retraite honorable, me décident à vous proposer une capitulation dont la base principale sera l'évacuation, dans un temps voulu, du territoire mexicain. Je crois que mon gouvernement ne désapprouvera pas ce nouvel appel à la paix. Sans sortir de mes attributions, je crois devoir éviter de répandre le sang des habitants de deux pays que la tromperie et l'intrigue ont seules pu rendre momentanément ennemis.

» Cette idée a été celle du gouvernement constitutionnel depuis le début de l'invasion. Si vous n'acceptez pas cette offre que je fais à cause des Français qui sont venus de bonne foi, j'aurai rempli mon devoir dans la voie de l'humanité, et il ne me restera qu'à exécuter les ordres que j'ai reçus, jetant la responsabilité de ce qui adviendra sur ceux qui se sont obstinés dans une entreprise que condamnent la raison et la justice. »

Le général de Lorencez répondit : « Le général commandant en chef les troupes françaises au Mexique n'étant pas revêtu de pouvoirs politiques par son gouvernement, qui les a tous confiés à M. de Saligny, il lui est impossible d'entrer dans la voie des négociations qui lui est proposée par M. le général Zaragoza. Le ministre de France a seul qualité pour recevoir des ouvertures de cette nature. »

Cette réponse, il faut bien le dire, fut généralement désapprouvée par l'opinion publique, en même temps que blâmée par l'empereur Napoléon III. On reprocha au général de Lorencez d'avoir trop accusé aux yeux de l'ennemi le dissentiment qui le séparait désormais de M. de Saligny, et de ne pas avoir repoussé assez catégoriquement les ouvertures qui lui étaient faites. La vérité est que le général voulut gagner du temps pour pouvoir concentrer ses forces à Orizaba, et que dans ce but il fit aux propositions de Zaragoza une réponse dilatoire. L'attaque de l'ennemi étant devenue imminente, le colonel Lhériller reçut l'ordre de se replier sur Orizaba, ordre qu'il exécuta dans la nuit du 12 au 13 juin, ramenant avec le 99e régiment tous les malades, les magasins et les fourrages. Deux sections du génie, qui venaient de partir pour le Chiquihuite, furent rappelées en toute hâte. Le 14 au matin, il se trouvait donc réuni à Orizaba, 2 bataillons du 99e, un bataillon de zouaves, le 1er bataillon de chasseurs à pied, le bataillon des fusiliers marins, 10 pièces de campagne, une compagnie du génie et 3 pelotons de chasseurs d'Afrique, dont l'effectif total s'élevait à 2,600 hommes; en outre, le général mexicain Toboada commandait une division de cavalerie alliée d'environ 1,000 à 1,200 chevaux.

Toute la journée du 13 fut employée avec la plus grande activité par les sapeurs, l'artillerie et les travailleurs pris sur les lieux à organiser la défense d'Orizaba, à élever des barricades pour former, en reliant les maisons, un réduit central destiné à renfermer les hôpitaux et les magasins. La route de Puebla à Orizaba est engagée dans un étroit défilé resserré entre le Cerro-Borrego au nord, et le Cerro San-Cristobal au sud, et où coulent deux ruisseaux, le Rio-Blanco et le Rio de la Angostiura. Ce dernier est traversé sur un pont qui se trouve près de la garita de Puebla (1), au pied même du Cerro-Borrego. Le général de Lorencez plaça en arrière de ce pont trois sections d'artillerie (2 obusiers de montagne et quatre canons de 4 rayé de campagne), gardées par quatre compagnies du 99e de ligne; une cinquième compagnie du même régiment fut établie dans une maison située au nord d'Orizaba, à trois cents mètres de la porte. Les au-

(1) C'est-à-dire près de la maison d'octroi de la route de Puebla.

tres troupes furent réparties sur l'enceinte, et la cavalerie mexicaine du général Toboada fut chargée de surveiller la plaine en avant du 99e.

Toutes les précautions semblaient avoir été prises pour la défense d'Orizaba ; on avait cependant sinon oublié, du moins omis de prendre une des plus essentielles. Le Cerro-Borrego, qui domine de près toute la ville, était resté inoccupé, le général de Lorencez ayant trouvé que les pentes en étaient trop abruptes pour pouvoir être gravies par l'ennemi. Or, il arrive très souvent à la guerre que si on néglige une seule précaution, c'est précisément par là qu'on est battu. C'est ce qui serait arrivé à Orizaba, sans un combat qui peut être cité comme un des plus extraordinaires que l'on connaisse.

La journée du 13 juin se passa en apparence sans incident notable, mais le général Ortega, trompant la surveillance de la cavalerie du général Toboada, fit ouvrir des chemins dans les bois, et s'y engagea avec une partie de sa division, forte de 3,000 hommes et trois obusiers ; il défila ainsi décrivant un mouvement tournant à peu de distance des grand'gardes de Toboada, qui ne s'aperçurent de rien, et gravissant les pentes du Cerro-Borrego, il parvint à s'y installer dans la soirée. Soit que le colonel Lhériller eût entendu du bruit de ce côté, soit plutôt qu'il eût été averti de la présence de soldats mexicains sur le Cerro-Borrego, il donna l'ordre, vers deux heures du soir, au commandant Souville, chef du 1er bataillon du 99e, d'envoyer une reconnaissance dans la direction indiquée. La 3e compagnie, à laquelle échut cette mission, était commandée par le capitaine Détrie, tout récemment promu à ce grade pour sa belle conduite au combat de la Barranca-Seca ; il lui fut prescrit par le chef de bataillon de gravir la hauteur, et de faire son possible pour prendre possession du sommet avant l'ennemi. Avant de se mettre en marche, le capitaine Détrie recommanda aux hommes de sa compagnie de gravir lentement les pentes, de marcher le plus près possible les uns des autres en gardant le plus profond silence, et de ne pas faire feu s'ils apercevaient l'ennemi, mais de tomber sur lui à la baïonnette.

L'ascension commença à minuit, par une nuit tellement noire qu'on ne voyait rien à trois pas devant soi ; les soldats,

le sac au dos, s'aidaient des mains pour ne pas perdre l'équilibre, tant la pente était raide. Ils marchaient en file, précédés par quatre éclaireurs, s'avançant de front, sous la conduite du fourrier de la compagnie. Apres une heure et demie des efforts les plus pénibles, ils parviennent sur un premier ressaut de la montagne. Le capitaine les fait s'arrêter pour reprendre haleine, détacher leurs fusils de l'épaule et mettre la baïonnette au canon : ils s'avancent alors vers un fourré où ils ont entendu un bruit d'armes choquées. A peine ont-ils fait dix pas qu'ils sont accueillis par une vive fusillade : l'ennemi est là et nombreux. Sans hésiter un instant et sans attendre la section du lieutenant Sombret, qui était encore en arrière, le capitaine fait poser les sacs à terre et lance ses hommes la baïonnette en avant. Cette attaque imprévue déconcerte d'abord les Mexicains, qui reculent, puis reprennent l'offensiee, mais la section du lieutenant a rejoint la tête ; Détrie, avec sa compagnie au complet, se précipite de nouveau en avant, enlève les trois obusiers et les fait jeter au bas de la hauteur. Il marche ainsi pendant une heure, poussant devant lui les Mexicains, et arrive au pied du second ressaut. Là il s'aperçoit que les forces de l'ennemi augmentent au lieu de diminuer. Son lieutenant, son sergent-major, son fourrier, les deux sergents présents étaient blessés ; il craint, en s'avançant davantage, de dévoiler à l'ennemi la faiblesse de son effectif, mais il pense qu'au bruit de la fusillade le colonel et le chef du bataillon lui ont envoyé du secours, et il se décide à attendre ce renfort. A cet effet il ordonne à ceux de ses hommes qui sont encore debout de s'embusquer et de tenir bon, coûte que coûte. Il ne s'est pas trompé : au bruit du combat, le colonel Lhériller a fait partir la 2e compagnie du même bataillon, commandée par le capitaine Leclerc. Mise en marche à deux heures du matin, cette compagnie rejoint la 3e à trois heures et demie. Dès que les deux compagnies sont réunies, elles s'élancent à l'assaut : elles sont reçues vigoureusement par les Mexicains, qui cherchent à les déborder et qui, après avoir été repoussés deux fois, prennent la fuite à la débandade. La panique se met alors dans les troupes d'Ortega, qui s'entrefusillent dans la nuit et sont précipitées du haut du Borrego. Détrie était blessé, ainsi que le lieutenant Sombret ; 150 hommes du 99e avaient en-

foncé et culbuté 3,000 Mexicains qui ont perdu un drapeau, deux fanions, trois obusiers, 200 prisonniers, 200 morts ou blessés. Les deux compagnies du 99e avaient eu seulement 6 hommes tués et 28 blessés, dont 4 officiers sur 5. Le capitaine Détrie n'avait eu qu'une blessure sans gravité : une balle avait brisé son revolver et traversé sa main. Ses vêtements étaient criblés de balles. Le succès de cette incroyable attaque était dû en partie, il faut bien le dire, à l'obscurité de la nuit, qui laissait les Mexicains dans l'incertitude sur le nombre des assaillants, à la disposition de la crête, taillée en lame de couteau, qui ne permettait pas aux Mexicains de se déployer sur un front étendu, mais surtout à la vigueur exceptionnelle du capitaine Détrie.

L'occupation du Cerro-Borrego devait avoir, le lendemain, les conséquences les plus heureuses pour la garnison d'Orizaba. Dès cinq heures du matin, l'ennemi ouvrait son feu contre la porte de Puebla : la compagnie qui occupait la maison de l'octroi était forcée de l'évacuer ; le général Douay, qui dirigeait la défense de ce point, fait doubler l'épaisseur et la hauteur des parapets de nos batteries à l'aide de balles de coton découvertes dans les magasins de la ville ; il fait construire avec les mêmes matériaux des masques destinés à couvrir nos communications d'un côté de la chaussée à l'autre. Pendant ce temps, la compagnie du génie organisait définitivement le plateau du Cerro et y ramenait les trois obusiers qui en avaient été précipités pendant la nuit, mais qui étaient restés accrochés à trente mètres au-dessous du sommet, dans un massif d'arbres ; des canonniers marins montent sur le Cerro pour servir les obusiers et commencer immédiatement à tirer sur l'infanterie mexicaine, qui, surprise par ce feu inattendu, se retire et se met à l'abri. La journée se passe ainsi, et pendant la nuit, les sapeurs amorcent une ligne de contre-approche destinée à étendre le front de défense. En même temps, 75 chasseurs à pied et 200 cavaliers indigènes étaient envoyés, sous la direction d'un garde du génie, pour barricader, au sud de la ville, le pont de Jalapilla, menacé par 2,000 cavaliers de l'armée de Zaragoza. Mais celui-ci, découragé par l'échec d'Ortega, profita de la nuit pour se retirer. Ses troupes étaient très abattues et leurs chefs parvinrent avec peine à les empêcher de déserter.

La défense d'Orizaba et la prise presque miraculeuse du Cerro-Borrego avaient vengé l'armée de son échec du 5 mai, Dans son rapport au ministre de la guerre, daté du 24 juin 1862, le général de Lorencez s'exprimait ainsi : « Le combat du Borrego ne peut se décrire, mais quand on a vu les positions et que surtout, en les gravissant soi-même, on s'est fait une idée des difficultés surmontées dans la nuit la plus profonde, on n'hésite pas à proclamer l'héroïsme de cette poignée de vaillants soldats. »

Le capitaine Détrie, promu à ce grade depuis le 18 mai, fut nommé chef de bataillon : le même courrier lui rapporta de France la confirmation de sa nomination de capitaine et sa promotion au grade de chef de bataillon [1].

Le général de Lorencez fit mettre en liberté 27 officiers mexicains prisonniers depuis le combat de Barranca-Seca. Cette courtoisie ne faisait que répondre aux bons procédés des généraux mexicains, qui, tout en combattant énergiquement l'armée française, affectaient de ne voir en elle qu'un ennemi passager. Zaragoza avait, le premier, renvoyé au général de Lorencez le commandant Delsaux, chef d'escadron d'artillerie de marine, qui avait été pris dans une reconnaissance des environs d'Orizaba, quelques jours avant l'attaque de cette ville. Il avait encore fait reconduire à nos avant-postes un sous-lieutenant de chasseurs à pied et douze soldats qui avaient été blessés et pris le 5 mai, à l'attaque de Puebla. Sur ces 12 soldats, 5 étaient amputés.

Le danger était écarté ; on continua cependant d'améliorer les défenses et les établissements militaires d'Orizaba. Deux baraques crénelées furent construites en pisé sur le plateau du Borrego pour loger une compagnie de garde. Ce plateau fut relié à la plaine par un chemin en lacet. Trois batteries fixes, de deux pièces chacune, furent établies à la garita de Puebla, avec une ligne de contre-approche en crémaillère, s'étendant jusqu'à proximité du Rio-Blanco. Un camp retranché, protégé lui-même par une batterie et trois redans,

(1) Le capitaine Détrie, engagé à dix-neuf ans, sous-lieutenant à vingt-cinq, capitaine et chef de bataillon à trente-quatre ans, s'illustra pendant la guerre de 1870, comme colonel du 2e régiment de zouaves, à la bataille de Frœschwiller : il commande aujourd'hui la division d'Oran, où il jouit de la considération la mieux méritée.